

Chapitre n°1: Tous concernés !

Le *Rav Léon Ashkenazi (Manitou)* nous a rappelé un principe fondamental :
Le texte biblique doit être pris au sérieux !

Mais alors, comment prendre au sérieux le récit de la sortie d'Égypte ?

Les Hébreux, qui étaient les plus riches, les plus nobles et surtout les plus nombreux du pays, auraient été réduits en esclavage sans se révolter ? Des miracles surnaturels en cascade, un Pharaon impassible ? La mer qui s'ouvre et les enfants d'Israël qui s'y engouffrent tête la première ?

Incroyable, improbable...

Et pourtant, toute la Torah et ses commandements reposent sur cet événement.

- Le Shabbat ? En souvenir de la sortie d'Égypte.
- Les fêtes juives ? En souvenir de la sortie d'Égypte.
- La cacherout, la mezouza, les tefilines, la shemita... Tout tourne autour de la sortie d'Égypte.

Mal comprendre cette histoire, c'est ne rien comprendre à la Torah.

Et comme l'enseigne le *Ramban* dans sa lettre ouverte à son fils :
"יש בו דבר אשר תוכל לקימור" – *Dans chaque enseignement de Torah, il y a quelque chose que tu peux appliquer.*

Cela signifie que l'Exode ne parle pas d'un événement du passé, mais d'une réalité ô combien actuelle !

La Torah s'adresse à des gens intelligents, qui réfléchissent et qui doivent s'efforcer de comprendre en quoi chaque verset, chaque mot, chaque lettre les concerne et peut bouleverser leur vie !

Chapitre n°2 : L'espoir fait mourir...

L'une des incohérences majeures du récit est le revirement brutal de Pharaon envers les Hébreux. Comment un souverain, qui a grandi avec la famille de Yaakov et à qui il doit le sauvetage économique de son pays, pourrait-il basculer dans une haine irrationnelle ?

Pour comprendre, il faut revenir en arrière.

Lors de la grande famine, le *Ramban* (Mikets 41:54) rapporte que toute la région fut touchée. Comme lors du krach de 2008, l'appauvrissement des nations voisines eut un effet domino, et l'Égypte, seule épargnée grâce à Yossef, attira une immense vague de migrants. Cette immigration massive transforma le pays en une société cosmopolite, ce que la Torah appelle ערב רב (erev rav), un mélange de populations venues de toute la région.

Ne pouvant plus subvenir à leurs besoins, ces nouveaux arrivants finirent par vendre leurs biens, puis leur liberté. Pharaon devint ainsi propriétaire de toute la population égyptienne, acquérant un pouvoir absolu sans précédent.

Les Hébreux, eux, étaient à part. Nobles et influents, ils vivaient à Goshèn, la région la plus prospère, et occupaient des postes clés dans l'administration, voire dans l'armée (*Rachbam* Vayigash 47:6). Comme souvent dans l'histoire, ils étaient la fierté de leur pays d'accueil, à l'image des Juifs modernes dans les grandes puissances occidentales.

Maintenant que le décor est posé, tout devient plus limpide, et une résonance familière avec notre monde moderne commence à se faire entendre.

Revenons à Pharaon et voyons comment tout a basculé.

Fasciné par les Hébreux, il apprécie leur mode de vie raffiné, leurs repas en famille et leur cercle de confiance. Mais une admiration en entraîne une autre... Pharaon est irrémédiablement attiré par les femmes hébreues. Contrairement aux Égyptiennes, frivoles et infidèles, elles incarnent pudeur, loyauté et sérieux. Comme son grand-père avec Sarah, il tombe sous leur charme.

Il attend chaque matin le *Boker Tov* de ses assistantes juives et se rapproche de Yocheved et Myriam, qui dirigent les cliniques du pays. Son attachement devient obsessionnel, et ses conseillers ne tardent pas à partager cette fascination.

C'est alors que le *Daat Zekenim* (chapitre 1 verset 8) nous révèle un tournant dramatique : le Sénat égyptien convoque une réunion secrète. La proposition est monstrueuse : éliminer les hommes hébreux pour s'approprier leurs épouses !

Pharaon est sous le choc. Mais sa réaction va surprendre encore plus. Il se souvient des enseignements de Yossef sur la fidélité et la loyauté, et rejette fermement le plan du Sénat.

Les conseillers insistent, puis le menacent : s'il ne cède pas, il sera destitué et remplacé. Le choix est cruel, la tentation immense... Mais contre toute attente, **le Daat Zekenim nous enseigne que Pharaon tient bon jusqu'au bout.**

Il est alors déchu, enfermé dans une prison secrète, effacé de l'histoire officielle. L'homme le plus puissant du monde sacrifie tout, uniquement pour ne pas trahir Israël.

Incroyable !

Mais là où c'est bien plus difficile pour lui que pour Yossef, c'est que Yossef n'avait pas grand-chose à perdre lorsqu'il fut jeté en prison.

Ce n'était, après tout, qu'un esclave dans la maison de Potiphar.

Pharaon, lui, perd tout !

Yossef, lui, avait tenu 12 ans dans ces conditions déplorables.

Pharaon, lui, craque au bout de 3 mois.

Après 90 jours d'enfer absolu, Pharaon ressent une injustice combinée à une colère démentielle envers tous les beaux discours de Yossef.

Il n'y croit plus une seule seconde.

Il se dit qu'il n'y a pas de justice divine.

Que ce sont de belles histoires, mais que ça n'existe pas !

Il ne croit plus en **י-ה-ו-ה**, il revient au point de départ avant ses rêves sur les vaches au bord du Nil.

Il ne croit plus maintenant qu'en Elokim, la nature, la loi du plus fort, la loi de la jungle !

Et donc, lorsque Moché, des décennies plus tard, va revenir avec son beau discours de **י-ה-ו-ה** et de la confiance qu'il faut mettre en Sa loyauté qui vaincra l'injustice de dame nature, Pharaon va lui rire au nez en rappelant à Moché toute sa souffrance en prison et que rien d'autre n'existe mis à part אלוקים (Midrash Shemot Rabba chapitre 5 lettre 14).

Pharaon appelle le garde, demande à sortir après 90 jours d'isolement et d'horreur, et accepte la requête du Sénat !

Mais comme ses remords envers la famille de Yossef vont bien évidemment refaire surface, alors la Torah va nous dire :

וַיָּקָם מֶלֶךְ-חָדָשׁ עַל-מִצְרָיִם אֲשֶׁר לֹא-יָדַע אֶת-יוֹסֵף

Un nouveau roi se leva qui ne connaissait pas Yossef (Shemot chapitre 1 verset 8).

Ou plutôt, comme nous dit *Rachi* (Talmud Sotah 11b), c'est le même Pharaon, mais qui essaie de toutes ses forces de faire disparaître Yossef de sa mémoire...

Pourquoi Pharaon s'est-il effondré en trois mois alors que Yossef a tenu douze ans ?

Quels sont les événements qui nous attristent généralement ?

C'est lorsque notre bonheur dépend et est soumis à la condition que les choses se passent comme nous les avons prévues: "Je serai heureux quand j'aurai réussi", "Quand j'aurai obtenu...". Mais cette attente crée frustration et amertume.

Pharaon pensait maîtriser son destin, mais son monde s'est écroulé au bout de 3 mois. À l'inverse, Yossef HaTzadik a traversé douze ans de prison sans sombrer, car son bonheur ne dépendait pas de sa libération, mais de chaque instant vécu avec sens malgré les difficultés.

Nous ne contrôlons pas l'avenir, mais nous pouvons choisir comment vivre le présent. C'est pourquoi le likouté moharan (282) nous enseigne : מצווה גדולה להיות בשמחה תמיד – "Il est impératif d'être joyeux en toutes circonstances."

Le Talmud (Ta'anit 21a) rapporte l'histoire de Na'houm Ich Gam Zou, qui voyait chaque événement comme un bienfait.

Mais si nous devons nous détacher du futur, pourquoi prier ?

Parce que la prière est d'abord un remerciement. Le Talmud (Berakhot page 31a) enseigne que "Celui qui prie avec joie verra ses prières exaucées."

Celui qui reconnaît ce qu'il a déjà ne sera jamais déçu.

Chapitre n°3 : Assimilés, mais jamais esclavagés !

Come précisé dans le cours n°2, l'esclavage des Hébreux en Égypte soulève de nombreuses interrogations. Comment un peuple puissant a-t-il pu être réduit en esclavage si facilement ? Pourquoi ne s'est-il pas rebellé ? Une anomalie frappante est l'exemption de la tribu de Lévi, qui, selon les sages, se consacrait à l'étude dans les Yechivot. Cela crée un paradoxe : une partie du peuple souffre tandis qu'une autre semble épargnée.

L'ordre de Pharaon de jeter tous les nouveau-nés dans le Nil (Shemot chapitre 1 verset 22) וַיִּצְוֵנוּ פַרְעֹה לְקַלְעֵמֵנוּ, touchant aussi bien les Hébreux que les Égyptiens, paraît insensé. Le comportement de Moché interpelle également : pourquoi tuer un Égyptien pour un acte de violence pourtant courant ? Plus encore, pourquoi Dieu demande-t-Il à Pharaon de libérer Son peuple au lieu d'intervenir directement ?

Un autre mystère réside dans la nostalgie des Hébreux pour l'Égypte après leur libération. Comment expliquer leur désir d'y retourner malgré l'oppression subie ? Plus surprenant encore, la Torah interdit de détester les Égyptiens malgré leur cruauté passée (Devarim chapitre 23 verset 8) לֹא־תִתְעַב מִצְרַיִם

L'étude des commentateurs accentue la complexité du récit. Le Ramban (Shemot 1:10) semble se contredire : d'un côté, il affirme que Pharaon n'aurait pas attaqué les Hébreux de front, et de l'autre (Ramban Shemot 1:11), il décrit des violences ouvertes. Le Baal HaTourim (Shemot 1:13) explique que les Égyptiens ont d'abord amadoué les Hébreux avec un discours bienveillant בפה רך, tandis que le Rashbam (Shemot 1:13), en s'appuyant sur le Talmud, traduit le mot "בפרך" comme signifiant "brisure" et "destruction" מפרכין.

Ces divergences montrent que la Torah ne se laisse pas saisir par une lecture superficielle. Derrière ces contradictions apparentes se cachent des enseignements profonds qu'il nous reste à décrypter.

C'est donc le Or HaHayim HaKadosh (Shemot 1:11) qui va nous éclairer sur cette intrigue fascinante.

Déclarer la guerre aux Hébreux ?

Impossible, répond le Ramban (Shemot 1:10). Non seulement les Hébreux sont bien plus puissants militairement, mais, fait encore plus surprenant – bien que logique – le Ramban affirme que si Pharaon avait tenté de porter atteinte aux enfants d'Israël, les Égyptiens eux-mêmes se seraient opposés à ce que la royauté maltraite des citoyens aussi modèles.

Confrontation directe : impossible.

Le *Or HaHayim* HaKadosh révèle la stratégie machiavélique. Plutôt que d'attaquer, Pharaon met en place une politique subtile : Il propose aux Hébreux des postes prestigieux (ministres des impôts, chefs de projets immobiliers pour la construction de Pitom et Raamsès), et les éloigne au maximum de leurs foyers à Gochen. Le Érev Rav, population immigrée, devient la main-d'œuvre asservie sous la supervision des Hébreux.

Et maintenant, on comprend de quoi parlait le *Ramban* lorsqu'il disait que le peuple était maltraité et battu.

Ce "peuple" nous disent *Rachi* et *Ramban*, c'est le עַם le Érev Rav, les migrants (Shemot 1:11) et non Israël ! « וישמו עליו » – "Et ils lui imposèrent des chefs de taxes." s'appliquait non pas aux Hébreux, mais au Érev Rav le עַם, exploité et maltraité. Toutefois, Pharaon impose aux superviseurs hébreux une condition perverse : aucun retard sur les chantiers ne sera toléré, les obligeant à remplacer eux-mêmes les ouvriers épuisés.

Ce stratagème force progressivement les Hébreux à s'épuiser au travail, loin de leurs familles. Le *Or HaHayim* souligne l'ampleur du plan :

- Rythme de travail infernal → Épuisement physique et mental (réduction des relations intimes).
- Éloignement progressif des foyers → Création de tensions conjugales.
- Flatterie de l'ego → Statut social et richesse séduisent les Hébreux qui ne veulent plus sortir d'Égypte pour retourner en terre d'Israël.

À leur retour, les disputes éclatent : les femmes reprochent à leurs maris leur absence, tandis que ces derniers, vexés, justifient leur sacrifice pour le bien-être du foyer.

Finalement, Pharaon espère saper l'unité des familles juives, provoquer des divorces de masse et affaiblir Israël sans jamais lever une arme.

Le plan de Pharaon échoue de manière spectaculaire : "וְכַאֲשֶׁר יַעֲנִי אֱתוּן גַּם יִרְבֶּה וְגַם יִפְרֹצוּ"

"Plus ils oppressent les Hébreux, plus ils se multiplient et se renforcent" (Shemot 1:12). Il sous-estime la force du foyer juif, où les réconciliations passionnées après des disputes entraînent souvent des naissances multiples.

Pharaon change alors de stratégie et vise la nouvelle génération de manière discrète pour éviter une rébellion. Selon le *Ramban* (Shemot 1:10), il engage des tueurs pour assassiner secrètement les garçons hébreux à Goshen, tout en faisant semblant d'appliquer la justice en cas de plainte. Cette tactique évoque les réalités de l'antisémitisme en France.

L'ordre aux sages-femmes de tuer les nouveau-nés mâles est donné avec ruse, sans que l'Égypte paraisse hostile aux Hébreux.

Voilà la véritable histoire.

Israël n'a jamais été « esclave » au sens propre : le terme עֶבֶד signifie « serviteur » et non « esclave ». Les Hébreux n'avaient pour seul supérieur que Pharaon comme nous l'enseigne le Mekhilta וְעֲבָדִים לְמַלְכִים הָיָה וְלֹא עֲבָדִים לְעֲבָדִים et n'ont donc pas cherché à se révolter.

Les Lévites, exemptés de travail forcé, ont pu poursuivre leurs études, tout comme certaines yeshivot en France aujourd'hui.

Moïse tue un Égyptien qui frappait un Hébreu car il était interdit de toucher un Juif en Égypte.

Voilà pourquoi la Torah interdit de haïr l'Égyptien.

Voilà pourquoi les Hébreux ont toujours voulu retourner à Goshen, attachés à leur mode de vie.

Moïse n'a jamais dit « Laisse partir mon peuple » mais « Renvoie mon peuple, qu'ils Me servent » (Shemot 9:1). Les Hébreux n'étaient pas retenus de force et ne seraient jamais partis d'eux-mêmes.

On comprend mieux maintenant le verset (Shemot 4:31) qui précise que le seul le « peuple » (עַם) crut en la délivrance. Ce peuple désigne en réalité l'Érev Rav, des migrants opportunistes qui ont voulu partir avec Israël.

Le Rabbi Avraham de Vilna explique dans la Hagada וְעֲבָדִים הָיוּ לְפָרֹעַ בְּמִצְרַיִם qu'Israël a choisi volontairement son asservissement à Pharaon.

L'attachement à l'Égypte rappelle celui des Juifs à la France : la culture, la langue, la Coupe du Monde... On s'est tellement habitués au confort de l'exil qu'il devient difficile d'en sortir, même lorsque la délivrance est à portée de main.

Pharaon a bien fait son travail.

Chapitre n°4 : Yoheved ou Shifra ?

Dans ce quatrième cours sur l'Exode, nous analysons l'ordre de Pharaon aux sages-femmes Shifra et Poua, supposées juives mais aux noms égyptiens. Il leur impose de tuer les nouveau-nés garçons en simulant une mort-née. La Guemara précise qu'une méthode permettait d'identifier le sexe avant la naissance. Refusant cet acte abominable, elles expliquent à Pharaon que les femmes hébraïques accouchent trop rapidement pour qu'elles interviennent. La Torah les loue et mentionne leur récompense pour avoir défié cet ordre inhumain.

Ce passage soulève plusieurs questions essentielles sur le récit de l'ordre de Pharaon aux sages-femmes :

1. Pourquoi Pharaon s'adresse-t-il directement aux sages-femmes (Shemot 1:15) ? Un roi ne passe normalement pas par des intermédiaires de si bas rang, il a des ministres pour cela.
2. Comment peut-il croire que des sages-femmes, vouées à donner la vie, accepteraient d'exécuter un ordre aussi atroce ? L'idée même semble absurde.
3. Pourquoi la Torah accorde-t-elle une récompense éternelle à ces femmes pour un refus qui paraît pourtant évident (*Rachi* Shemot 1:21) ? Toute femme refuserait un acte aussi inhumain, surtout sur une longue période.
4. Pourquoi la Torah ne mentionne-t-elle pas explicitement les sages-femmes comme étant Yoheved et Myriam (selon *Rachi*) ou Yoheved et Elisheva (selon le *Daat Zekenim*) ? De même, pourquoi Amram et Yoheved sont-ils anonymisés dans la paracha de Shemot alors que leurs noms apparaissent clairement plus tard (Shemot 6:20) ?

La Guemara dans Shabbat (55b) et Baba Batra (17a) enseigne que quatre personnages bibliques – Binyamin, Amram, Yishai et Kalev – sont morts uniquement à cause du venin du serpent (*עשיר של נחש*), signifiant que leur décès ne résultait d'aucune faute personnelle mais du décret divin lié à la faute originelle.

Cependant, cela semble contredire Ecclésiaste 7:20 :

"Il n'est pas d'homme juste sur terre qui fasse le bien et ne faute jamais."

Les Tossafot affirment que ces quatre sont une exception, tandis que le Maharsha, le Pnei Yehoshua et l'Arizal soutiennent qu'ils ont bien fauté mais ont accompli une techouva si parfaite que leurs fautes n'étaient plus comptabilisées.

L'attention se porte alors sur Amram :

Qu'a-t-il fait pour être considéré comme "blanc comme neige" ?

Rabbeinu Gershom (Baba Batra 17a) propose une lecture alternative : *עשיר של נחש* ne signifie pas "venin du serpent" mais "le conseil du serpent".

Cela nous ramène au Gan Eden, où le nahash tente Hava avec la promesse :

"Vehiyitem keElokim" – Vous serez comme des dieux" (Berechit 3:5) (*Rachi* explique qu'il lui promettait un pouvoir égal à celui du Créateur).

Ce désir de se prendre pour Elokim rappelle un autre personnage : Pharaon, qui se faisait appeler Tanin HaGadol "le grand reptile" (Baal hatourim Shemot 7:9), en référence au nahash.

Le texte établit alors une correspondance frappante entre les générations :

- Avimelekh convoite Sarah, la femme d'Avraham (Berechit 20:2).
- Hamor veut prendre Dina, la fille de Yaakov (Berechit 34:2).
- Pharaon, dans notre récit, désire Yoheved, l'épouse d'Amram.

Le nahash, sous diverses identités, poursuit toujours le même but : s'emparer de la femme mariée au juste.

Le Midrash Raba (Berechit 19:3) pose une question frappante : comment Hava s'est-elle retrouvée seule face au nahash ? Où était Adam pour la protéger ? La réponse est troublante : Abba bar Kourya nous dit qu'Adam dormait. Un homme qui "dort", qui n'est pas conscient de l'importance de sa femme, la laisse vulnérable à la séduction extérieure.

La Guemara dans Sota 12a nous enseigne qu'Amram était le gadol hador, mais pas nécessairement en Torah (voir traité pessahim 49b). Il était un homme influent, un noble de la famille de Yaakov, ce qui le rapprochait naturellement du pouvoir égyptien. Cette proximité avec Pharaon a ouvert une faille : lentement, comme un serpent, Pharaon s'est intéressé à Yoheved, l'épouse d'Amram.

D'abord discrètement, puis en lui offrant une position prestigieuse : ministre des sages-femmes d'Égypte (*Ibn Ezra* et Or Ahaym Shemot 1:15), un rôle impliquant des rencontres régulières avec lui. La Torah n'hésite pas à sous-entendre une vérité terrible : tout comme Hava face au nahash, Yoheved finit par succomber à la séduction du puissant Pharaon. Il lui demande d'abandonner son identité hébraïque et de prendre un prénom égyptien, ce qu'elle accepte, imposant même ce changement à sa fille ou sa belle-fille.

Le Rav Tsvi Élimélec Shapira de Dinov explique que cette assimilation de Yoheved a donné à Pharaon une confiance totale en elle, au point de pouvoir lui demander l'impensable. Sous son emprise, elle devient un instrument entre ses mains. Un des signes clair d'adultère, est souvent l'abandon de ses propres enfants...

Alors, Pharaon profite de son pouvoir hypnotique sur Yoheved pour lui demander de porter atteinte aux nourrissons.

Pharaon, par amour pour Yoheved, épargne la tribu de Lévi de son plan machiavélique (Voir cours N°3). Il tente de la séduire en lui offrant la royauté, et elle est sur le point de trahir son peuple. Mais au dernier moment, elle fait techouva (voir traité Sota 11b) et refuse d'obéir, mettant sa vie en danger.

Elle retourne chez Amram et lui révèle tout : ses sentiments pour Pharaon, ses regrets et surtout le plan secret visant à exterminer les garçons hébreux. Sous le choc, Amram demande le divorce (Baal hatourim Shemot 2:2). Yoheved est alors placée sous surveillance (*Rashbam* et *Daat zekenim* Shemot 1:21). Pourtant, Dieu, qui connaît la sincérité de sa techouva, lui accorde une grossesse miraculeuse (*Rachi* Shemot 2:1), et elle tombe enceinte d'Amram lors d'une ultime nuit ensemble.

Leur fille Myriam le convainc de reprendre sa femme (voir traité Sota 12a), lui rappelant que leur séparation sert Pharaon, qui ne voulait tuer que les garçons, tandis qu'Amram, en divisant sa famille, menace tout Israël. En apprenant la grossesse de Yoheved, Pharaon, fou de jalousie, décrète que tous les bébés, égyptiens et hébreux, nés le 7 Adar seront noyés. Il veut cacher son désir de tuer l'enfant de la femme qu'il aime.

Finalement, Moché grandit sous son toit et devient son vice-roi à 20 ans (Midrash rabba Shemot 1:17). La Torah ne mentionne pas les noms d'Amram et Yoheved pendant cette période, reflétant leur assimilation. Pourtant, leur fils deviendra le plus grand libérateur d'Israël. Les Léviim, capables d'un dévouement total (מסירות נפש), s'investissent à 100 % dans leurs convictions, qu'elles soient erronées ou justes. Le secret des grandes figures qui transforment le monde réside dans leur engagement absolu. Même lorsqu'ils se trompent totalement, ils s'investissent pleinement dans leur idée. Mais une fois leur erreur reconnue, ils font volte-face et avancent avec la même intensité dans la direction opposée. C'est ainsi que Moché, ayant grandi dans la royauté égyptienne et fier de son identité supposée, réalisera des décennies plus tard son appartenance à Israël. Il abandonnera alors tout pour devenir le plus grand sioniste de notre histoire.

C'est là le secret des gens qui réussissent à changer le monde.

Ce n'est que de cette manière qu'on transforme sa vie.

Parce que, de la même manière que le Créateur croit en nous, en ajoutant à chaque instant une inspiration puis une expiration, nous devons, nous aussi, à chaque instant, nous investir à 100 % dans nos objectifs.

Chapitre n°5 : Dépendance... comment s'en sortir ?

La Torah décrit le plan divin : faire sortir Israël d'Égypte discrètement. Moché doit demander à Pharaon une permission pour trois jours de culte dans le désert, tout en insinuant un retour. En cas de refus, il devra le menacer de la mort de son premier-né.

Cela pose plusieurs questions :

- Pourquoi D.ieu aurait-il besoin de l'autorisation de Pharaon ?
- Pourquoi user d'un stratagème alors qu'Israël ne reviendra pas ?
- Pourquoi trois jours et non plus ?
- Si Pharaon doit choisir librement, pourquoi le contraindre par une menace ?

La prière ne résout pas les problèmes par miracle. Lorsqu'une personne en difficulté prie et qu'un proche règle sa dette, on pourrait croire que sa prière a été exaucée. Mais en réalité, sans remise en question, elle retombera vite dans la même situation.

Le judaïsme enseigne que chaque épreuve est une opportunité de travailler sur soi. Un homme moral ne se contente pas d'aider ponctuellement : il cherche la cause du problème. La plupart du temps, la personne est responsable de sa situation : mauvaise gestion de l'argent, négligence de sa santé, choix précipités en amour...

Une prière entendue, c'est celle où l'on prend conscience de ses erreurs et où l'on s'engage sincèrement à changer. Ce n'est pas une simple demande d'aide, mais une introspection qui mène à une transformation personnelle.

Dans notre paracha, Moché fait face à un problème : ni Pharaon ni Israël ne réalisent les enjeux. Israël doit devenir une grande nation guidant le monde vers la justice, avec l'Égypte comme alliée contre la corruption et la tyrannie. Mais Israël ne veut pas de ce rôle.

Le verset (Shemot 6:9) "וְלֹא שָׁמְעוּ אֶל-מֹשֶׁה מִקְצֶר רוּחַ וּמֵעֲבֹדָה קָשָׁה" - "Et ils n'écouteront pas Moché à cause de leur souffle court et du dur labeur." démontre cette résistance. Selon le Hadar Zekenim, Israël est attaché à la culture égyptienne et refuse de partir. Le Paaneah Raza va plus loin : Israël ne veut pas du service divin de ce "dur labeur", trouvant ce destin trop exigeant. Il préfère rester dans les grandes métropoles du monde plutôt que d'assumer sa mission.

Face à cela, Moché s'interroge : (Shemot 6:12) "וְאֵיךְ יִשְׁמַעֲנִי פַרְעֹה" – si Israël lui-même refuse de partir, comment Pharaon, qui aime Israël, accepterait-il de le laisser partir ?

Que faire donc ?

Si la séparation est forcée, elle sera vouée à l'échec, car Israël cherchera à retrouver l'Égypte, et Pharaon, accablé par la perte, pourrait sombrer dans le désespoir. Certes, le Tout-Puissant pourrait tout accomplir instantanément, mais sans prise de conscience, cela ne résoudrait rien et aboutirait à une double perte : celle d'Israël et celle de l'Égypte.

Le *Keli Yakar*, sur le verset 9 du chapitre 6, apporte une réponse : *Akadosh Baroukh Hou* explique à Moché que si ni Israël ni Pharaon ne prennent leurs responsabilités, rien ne pourra changer. Israël refuse de quitter l'Égypte, attachée à elle comme à un amant, tandis que Pharaon commence à regretter d'être allé trop loin et se souvient de son amitié avec Yossef. Cependant, une partie du peuple hébreu éprouve une nostalgie grandissante pour sa terre, ce qui suffit pour amorcer un processus de détachement progressif. Une rupture brutale étant impossible, on propose d'abord un éloignement de trois jours, un effort temporaire qui semble anodin : trois jours sans dépendance, sans contact, une simple pause. Et s'ils demandent ce qui arrivera après, il faudra leur assurer que tout redeviendra comme avant, sans éveiller leur résistance.

C'est pourquoi il fallait obtenir "l'autorisation de Pharaon" : une séparation imposée de force n'a aucun effet durable. Confisquer une addiction ou interdire un attachement ne fait que renforcer la résistance et la recherche de contournement. Le vrai changement doit venir de soi-même, d'une décision personnelle d'en finir avec la dépendance, qu'elle soit affective, matérielle ou psychologique. Faire le premier pas, aussi douloureux soit-il, déclenche un processus où l'aide divine accompagne l'effort humain. La délivrance ne consiste pas en un miracle soudain qui balaierait d'un coup les ennemis ou les obstacles, car un mal éradiqué sans prise de conscience renaît sous une autre forme. Comme l'enseigne le *Rambam*, le vrai prodige n'est pas un phénomène surnaturel, mais notre prise de conscience.

Chapitre n°6 : Miracles ? Quels miracles ?

On poursuit notre analyse rationnelle. Le problème n'est pas tant que les dix plaies soient surnaturelles, mais plutôt que, si elles l'étaient à ce point, personne ne semble réellement étonné de ce qui se passe.

Le Nil qui se transforme en sang ? Vraiment ? Ce fleuve qui mesure 6 650 km, avec un volume de 85 milliards de mètres cubes. Et on nous raconte que cette immensité devient soudainement un amas de plasma et de cellules sanguines ? Rien que l'odeur d'une telle quantité de sang aurait suffi à éradiquer toute la végétation et la vie animale sur le continent africain... Pourtant, le texte nous dit : "וַיָּבֹא אֶל-בְּרִיתוֹ וְלֹא-שָׁת לִבּוֹ אֲמִן-לְנֹאֵת", Pharaon rentre chez lui et ne prête même pas attention à cette histoire.

Puis viennent les grenouilles géantes surgies de nulle part, les boules de feu tombant du ciel, l'obscurité en plein jour, la mer qui s'ouvre... Et Pharaon reste impassible. Comment peut-on croire à une histoire pareille ?

Les Khakhamim expliquent ce que les producteurs hollywoodiens n'ont jamais compris : les cataclysmes en Égypte n'avaient rien d'évidemment surnaturel. Sinon, le libre arbitre des Égyptiens aurait disparu.

À l'époque, ces événements semblaient n'être qu'une suite de phénomènes logiques et explicables, sans raison apparente d'y voir des miracles.

La Première Plaie : Le Sang

Non,

Le Nil ne s'est jamais transformé en sang !

Le *Daat Zekenim* (Shemot 7:18), cité par le Rabbi de Loubavitch dans son *Dvar Malkhout* sur la paracha Korakh, explique que le Nil a pourri suite à la mort soudaine de millions de poissons. L'eau est devenue sombre, puante et non potable, mais sa composition moléculaire n'a pas changé. Ce phénomène a été qualifié de "sang" car la pourriture n'est pas symbolisable visuellement. Pharaon, constatant une simple épidémie marine, est resté indifférent.

La Deuxième Plaie : La Tsfardéa

La *Tsfardéa* est souvent traduite par "grenouille", mais *Rachi* rapporte un Midrash parlant d'un énorme animal marin libérant de nombreux petits. Le *Rav Avraham Ibn Ezra* (Shemot 7:27) le qualifie de *mach'hit* (prédateur) et cite les commentateurs arabes l'appelant "Altimah" qui se dit aujourd'hui en arabe moderne "Timsahon", soit... le crocodile du Nil !

Privés de poissons, les crocodiles affamés ont envahi l'Égypte, terrorisant la population. Ils étaient alors vénérés et non chassés, ce qui amplifia le désastre. Bien sûr que toutes sortes d'amphibiens ont quitté le Nil, comme les grenouilles. Mais *Rachi*, pour une raison bien précise, préfère se concentrer sur la grenouille, même si le véritable désastre fut causé par les crocodiles mangeurs d'hommes.

La Troisième Plaie : Les Poux

Les crocodiles sont morts en masse sous la chaleur insoutenable de l'Égypte, leurs cadavres empilés un peu partout מְרִיחִים מְרִיחִים (Shemot 8:9-10). La putréfaction a attiré les mouches et propagé des larves, entraînant une infestation de poux et de puces. C'est pourquoi les sages de Pharaon déclarent : "אֲפָצְצֶנּוּ אֶל-קִיִּים הָאֵל" (Shemot 8:15) – "rien d'extraordinaire, juste un phénomène naturel" (*Ibn Ezra* Shemot 8:15).

La Quatrième Plaie : Les Fauves

Les cadavres en décomposition ont attiré les charognards et les fauves. Les animaux sauvages ont trouvé un festin gratuit et se sont répandus dans les villes et les champs. Encore une fois, un phénomène rationnel et naturel. Le seul fait inexplicable, c'est que les fauves ne s'en prennent pas aux Hébreux... Ce détail commence à faire douter Pharaon.

La Cinquième et la Sixième Plaie : Peste et Ulcères

L'agriculture étant détruite et les carcasses contaminant l'air et l'eau, le bétail est tombé malade. Les Égyptiens, vivant au contact des animaux, ont contracté diverses épidémies (rage, peste, grippe aviaire, Ebola...).

La Septième Plaie : La Grêle

Un Midrash rapporté par *Rachi* mentionne une grêle mêlée de feu. Cela semble surnaturel, mais le *Sforno* (Shemot 9:24) explique cette plaie de manière scientifique : il s'agissait tout simplement de la puissance du frottement de l'air, due à la vitesse combinée à la masse des grêlons, qui a chauffé les cailloux à un tel degré que, tombés violemment sur les arbres et les brindilles sèches, ont provoqué des incendies.

(La suite des plaies suit la même logique de conséquences naturelles...)

Chaque plaie découle de la précédente, rendant le phénomène aussi rationnel qu'inexorable.

Pharaon n'a pas fait téchouva parce qu'il n'a pas su interpréter les plaies, tout comme nous avons parfois du mal à comprendre les messages dans notre quotidien. On s'attend à une révélation spectaculaire, alors que l'Éternel nous parle à travers nos épreuves de tous les jours : problèmes financiers, conflits familiaux, etc. Comme l'enseigne le *Sforno* (Shemot 3:14), le Tout-Puissant aime la nature qu'Il a créée et n'a pas besoin de la bouleverser pour nous transmettre Ses messages. La nature elle-même porte Son Nom, "Elokim", et témoigne de Sa perfection. C'est à nous de l'observer, d'en extraire les messages, et de les utiliser pour devenir la meilleure version de nous-mêmes !

Chapitre n°7 : Toujours à la dernière minute...

L'obscurité (Shemot 10:23)

Était-ce un phénomène naturel (brouillard, éclipse) ?

Si oui, pourquoi seuls les Égyptiens en furent affectés ?

Pourquoi cette obscurité rendait-elle les gens incapables de se lever ?

La mort des premiers-nés (Shemot 12:29)

Était-ce une épidémie ?

Si oui, en quoi un peu de sang sur les linteaux (Shemot 12:7) protège-t-il ?

La matsa (Shemot 12:8-20, 12:39)

Pourquoi dire que les Bnei Israël n'ont pas eu le temps de faire lever la pâte, alors que l'interdiction du pain levé leur avait déjà été donnée avant la dernière plaie ?

Pourquoi la Haggadah enseigne-t-elle que nous mangeons des matsot à cause de cette précipitation, et non à cause de l'ordre divin ?

Après les ravages de la grêle, des incendies et l'invasion des sauterelles, l'Égypte est exsangue : plus de récoltes, plus d'économie, plus rien à manger. C'est dans ce contexte de ruine totale qu'arrive la plaie de l'obscurité — le *Hoshekh*.

Mais quel est ce *Hoshekh* ? Le *Midrash Shemot Rabbah* rapporte deux avis : Rabbi Yehouda y voit une obscurité d'origine céleste (*חושך של מעלה*), tandis que Rabbi Nehémia la relie au Gueinom (*חושך של גהנום*), c'est-à-dire une obscurité des enfers. Autrement dit, on ne parle plus ici d'un phénomène naturel, mais d'un trouble émotionnel.

Ce *Hoshekh*, loin d'être une simple absence de lumière, serait donc un état de déséquilibre intérieur. Le Talmud identifie d'ailleurs plusieurs manifestations du Gueinom émotionnel : la colère, la tristesse, l'ennui... Autant de formes de mal-être que l'homme peut expérimenter dès ici-bas.

Ainsi, la plaie d'obscurité serait en réalité un effondrement psychologique collectif, une paralysie intérieure née du désespoir, du vide, et de l'effondrement de tout repère — l'ombre du Gueinom au cœur même de l'Égypte.

Avant de nous révéler la nature précise du *Hoshekh*, le Midrash précise qu'il ne frappa pas que les Égyptiens : une grande partie des Bnei Israël furent également touchés. Qui ? Les plus riches, les notables, ceux qui étaient bien intégrés et refusaient de quitter l'Égypte pour faire leur alyah. D'après le Midrash, ils représentaient 80 % du peuple — une majorité silencieuse, paralysée par la peur de perdre leur *parnassa*.

Preuve, selon ce même enseignement, qu'Israël n'était pas esclave à proprement parler, mais profondément assimilé. Ces 80 % vécurent non seulement le *Hoshekh*, mais pire encore : l'*Afela*, une pénombre plus profonde encore que l'obscurité égyptienne.

Alors, pour comprendre ce qu'est ce *Hoshekh*, le Midrash nous envoie réfléchir à son contraire. Direction Tehilim 27:1 :

ה' אורי וישעי, ממי אירא — "L'Éternel est ma lumière, de qui aurais-je peur ?"

Si la lumière me libère de la peur, alors l'obscurité dont il est question ici n'est autre que la peur elle-même. Pas simplement la tristesse ou la colère, mais la peur paralysante, l'angoisse existentielle.

Mais peur de quoi, exactement ?

Le Radak, dans son commentaire sur ce verset, explique : il s'agit de la peur du siège, de l'effondrement économique et militaire, de la famine provoquée par l'ennemi.

Et c'est là que tout s'éclaire.

Selon le Ba'al HaTourim sur Shemot 1:10, Pharaon vit dans la peur depuis le début : la peur que les peuples cananéens, pillés un siècle plus tôt sous Yossef, ne se vengent maintenant que l'Égypte est affaiblie. À l'époque de la famine, grâce à Yossef, l'Égypte s'est enrichie en affamant les peuples voisins qui, pour survivre, se sont vendus en esclaves. Mais à présent que tout s'effondre, la peur du retour de bâton hante le royaume.

L'obscurité de trois jours ? Ce serait, selon cette lecture, une menace diplomatique, une sorte d'ultimatum envoyé au palais : "rendez les richesses prises lors de la famine, ou attendez-vous à une coalition militaire destructrice dans trois jours." Une peur si intense qu'elle plonge tout un pays dans l'immobilité.

Un Gueinom d'angoisse.

On comprend mieux à présent ce que dit *Rachi* : une obscurité "palpable". Il fait le lien avec la malédiction de Ki Tavo (28:29), où l'on nous décrit errant comme des aveugles en plein jour, paralysés par la peur. C'est exactement ce que vit l'Égypte : pas une obscurité physique, mais une terreur existentielle.

Le Midrash nous dit que l'obscurité avait l'épaisseur d'une pièce d'or (דינר של זהב). Pourquoi une pièce d'or ? Parce que désormais, chaque pièce peut littéralement racheter une vie. Les Égyptiens, en panique totale, passent ces trois jours à fouiller leurs maisons, à ouvrir leurs coffres, à vendre leurs biens pour tenter de survivre.

Et là, un autre Midrash prend tout son sens : la lumière chez les Bnei Israël, ce n'est pas juste une clarté visuelle — c'est la vérité qui éclate. Les Égyptiens, qui juraient ne rien posséder lorsqu'un Hébreu leur demandait un prêt, sont contraints de dévoiler toute leur fortune cachée. Ce n'est qu'à ce moment que les Bnei Israël réalisent l'ampleur des richesses enfouies.

Mais cette peur, cette angoisse existentielle, n'épargne pas Israël non plus. Une grande partie du peuple, assimilée, intégrée, terrifiée à l'idée de devoir tout abandonner, vit la même horreur. Le stress est collectif.

Les trois premiers jours passent. L'Égypte est en crise. Certains se suicident, d'autres fuient. Mais l'argent réuni est insuffisant. Alors les puissances voisines leur accordent un ultimatum supplémentaire : encore trois jours de plus — les *Yemei Afela*, les jours de pénombre, encore plus sombres que le *Hoshekh*.

Le jour, les banques appellent. La nuit, ce sont les mafieux. Pas de répit. C'est l'enfer administratif et criminel.

בבקר תאמר מי יתן לך אורב ובערב תאמר מי יתן לך קר — "Le matin, tu diras : qui fera venir le soir ? Et le soir, tu diras : qui fera venir le matin ?" (Ki tavo 28:67).

Un vertige permanent. Une nuit sans fin. Un jour sans paix.

C'est cela, la véritable plaie du *Hoshekh*. Non pas le noir, mais la peur panique. Celle qui broie l'homme de l'intérieur.

Après six jours d'angoisse, d'obscurité et de paralysie collective, arrive enfin la dixième plaie : la mort des premiers-nés.

La Haggadah nous dit qu'elle fut provoquée par le *זרוע נמוכה*, le « bras étendu » de Dieu, que nos Sages interprètent comme le glaive (*זרוע החרב*), autrement dit : la guerre. Et effectivement, le verset de Devarim 4:34 mentionne que Dieu a infligé à l'Égypte des jugements « par la guerre », ce que le *Ibn Ezra* commente en affirmant que la mise à mort des premiers-nés se fit par des armées étrangères (*מלחמה*) venues régler leurs comptes.

Mais alors, pourquoi la Haggadah insiste-t-elle sur le fait que ce n'est pas un ange, ni un messenger, mais Dieu Lui-même qui a frappé ? (*אני ולא מלאך, אני ולא שרף, אני ולא שליח*)

Le Daat Zekenim (Shemot 12:23) répond en posant une question : la Torah parle pourtant du *Mash'hit*, de l'« égorgueur ». Donc Dieu était-il seul... ou accompagné ?

Réponse : Dieu ne se retire jamais totalement. Même lorsqu'Il envoie un messenger. Il accompagne l'action. Cette nuit-là, Il a marché aux côtés des barbares, qui ont exécuté une vengeance implacable.

Mais comment savaient-ils qui était premier-né ?

La réponse est sociologique : le *Erev Rav*, ce mélange de peuples opprimés et humiliés par l'élite égyptienne, connaissait parfaitement l'intérieur des maisons nobles. Ils savaient les codes d'entrée, les secrets, les enfants cachés... et même les adultères.

Car ces ouvriers migrants, souvent proches des femmes égyptiennes, seuls au foyer, étaient parfois les véritables pères de certains « premiers-nés ». Comme le rapporte *Rachi*, l'Égypte était un lieu de débauche. Cette nuit-là, les esclaves, longtemps réduits au silence, ont tout révélé. Ce n'est pas seulement une plaie : c'est une explosion familiale, sociale et morale.

Les Égyptiens s'entretuent en découvrant les trahisons. Le chaos est total.

Et Israël ? Était-il pur dans cette histoire ?

Non.

Mais ceux qui avaient marqué leur porte de sang furent épargnés.

Pourquoi ce sang ? Était-il magique ?

Non.

Ce sang était un stratagème pratique : les tueurs, pour ne pas repasser deux fois dans une même maison, marquaient les portes avec le sang de leurs victimes. En mimant ce signe à l'avance, les *Bnei Israël* ont évité la lame.

Dieu a alors "passé au-dessus", *פסח*, Il a fermé les yeux, Il a laissé passer... malgré tout.

À la fin des dix plaies, l'Égypte dévastée commence enfin à prendre conscience. Elle réalise que sa chute vient de ses propres choix : avoir accueilli des masses migratoires venues uniquement pour fuir la famine, dans l'espoir de renforcer sa puissance, mais qui ont vidé le pays de toute identité, de toute âme.

Après la nuit des premiers-nés, le verset dit : "וַתִּתְּחַזַק מִצְרַיִם עַל הָעָם" – "l'Égypte reprit le dessus sur le peuple". Elle retrouve une forme de fierté nationale, une volonté de purification. Elle expulse non seulement les Hébreux, mais aussi les migrants, le *Erev Rav*, ce mélange de peuples qui ne faisaient pas vraiment partie d'elle.

Mais voilà : une grande partie du *Erev Rav* n'avait pas prévu de partir. Levés tôt pour pétrir le pain comme chaque jour, ils sont expulsés à l'aube, au milieu de la panique. Leur pâte n'a pas eu le temps de lever.

Et c'est ainsi que, selon le Rav Ouri Cherki, la matsa que nous mangeons chaque année à Pessa'h ne serait pas le symbole de la hâte des *Bnei Israël*, mais celle du *Erev Rav*. Israël, lui, avait reçu l'ordre de faire des matsot avant la sortie (Shemot 12:8), il était prêt. Mais les migrants, eux, ont été jetés dehors dans la précipitation, sans préparation.

C'est presque impensable, et pourtant : la matsa que nous mangeons à Pessa'h ne serait pas en souvenir des *Bnei Israël*, comme on l'a toujours cru, mais bien du *Erev Rav*, ce mélange de peuples qui, expulsés dans la panique, n'ont pas eu le temps de laisser lever leur pâte. Contrairement aux enfants d'Israël, qui s'étaient préparés à sortir, eux ont été pris de court.

Et le plus troublant, c'est que la Haggadah elle-même semble entériner cela en appelant ces migrants *אבותינו* – "nos ancêtres".

Voici la véritable tragédie des dix plaies : non pas leur violence, mais le fait qu'il ait fallu en arriver là pour que les consciences se réveillent. Car l'humain est ainsi fait : il reçoit des avertissements constants — sur sa santé, sa famille, ses enfants, ses frontières — mais il ne réagit pas.

Les premiers signes sont ignorés : on banalise, on relativise — "אֵלֶּיךָ יָשָׁב עַל אֲלֵימֵי קוֹנֵי", "ce n'est que la nature". Et puis un jour, c'est la convocation au tribunal, la lettre du rabinat, l'appel de la police, ou une catastrophe nationale (7 Octobre) qui nous secoue.

Ce n'est qu'alors, trop souvent, qu'on commence à ouvrir les yeux.

C'est pour cela que la Torah nous fait rejouer, chaque année, l'histoire de l'Exode. Pour nous apprendre à voir avant les coups.

Pour nous apprendre à lire les signes avant qu'il ne soit trop tard...

Chapitre n°8 : Maintenant, tu es libre Hava...

Il ne reste plus qu'à comprendre les deux derniers miracles mentionnés dans la Torah : la colonne de nuée le jour et de feu la nuit, et l'ouverture de la mer. Encore une fois, posons la question de bon sens : comment des événements aussi incroyables n'ont-ils pas provoqué la panique chez les Hébreux ou Pharaon ? Comment peut-on voir une mer s'ouvrir et s'y engager sans broncher ?

Commençons par la colonne. Non, il ne s'agit pas d'un tourbillon surnaturel qui flottait dans le désert. Le *Ohr HaHaïm* (Shemot 13:21) et le *Ben Ish Haï* expliquent très simplement qu'on parle ici de météo : un ciel gris, chargé, qui permettait de marcher à l'ombre et de ne pas mourir de chaleur. Le peuple suivait l'ombre, voilà tout. Ce phénomène est ce qu'on appelle la *colonne de nuée* (עמוד ענן).

Selon Rabbi Éliézer dans la Guemara (Soucca 11a), ce ciel nuageux est ce qu'on nomme les "ענני כבוד" (nuées de gloire), que nous commémorons par les *soukkot*. Quant à Rabbi Akiva, il est encore plus terre-à-terre : pour lui, les Hébreux construisaient simplement des cabanes mobiles pour se protéger du soleil.

Mais alors, en quoi tout cela reste-t-il malgré tout miraculeux ?

Eh bien, il faut quand même reconnaître qu'avoir un ciel nuageux en plein désert oriental pendant des décennies, c'est un sacré alignement. Rare, mais pas impossible.

Et la fameuse colonne de feu la nuit ?

Là aussi, désolé pour les amateurs de dessins animés spectaculaires... Il ne s'agissait pas d'une tornade incandescente descendant du ciel. Le *Ramban* (Shemot 13:21) rappelle un principe fondamental : quand le nom de Dieu est précédé d'un *Vav*, comme dans "וַיְהִי הוֹלֵךְ לְפָנֵיהֶם יוֹמָם", cela désigne le *Beit Din*, c'est-à-dire le tribunal incarné par les *talmidé hakhamim* et les *dayanim* d'Israël. C'était ce fameux "מלאך" (*l'envoyé*) dont parlait le *Rashbam*, qui guidait le peuple.

Concrètement, la nuit, ces sages allumaient des torches pour éclairer le camp et permettre au peuple d'avancer. Rabbi Moché David Cassuto, grand rabbin de Florence, évoque lui aussi cette idée, sans l'exprimer explicitement.

Et lorsque le texte dit que la colonne se plaça derrière Israël pour bloquer les Égyptiens, *Rachi* explique que les nuages se sont transformés en un brouillard si épais qu'on ne voyait plus à un mètre. C'est cela qui a ralenti la progression de l'armée égyptienne.

Passons maintenant à l'ouverture de la mer. Et là, je dois le dire franchement : Tous les commentateurs – *Ramban*, *Rashbam*, *Keli Yakar*, *Or HaHaïm*, *Sforno*, *Ibn Ezra* – sont unanimes.

Et même sans commentaire, le texte se suffit à lui-même :

"בְּרוּחַ קָדִים עָזָה כָּל־הַיָּם" — un vent d'est puissant souffla toute la nuit,

puis : "וַיַּשְׁם אֱתֵּי־הַיָּם לְחַרְבָּה וַיִּבְקְעוּ הַיַּמִּים" — ce qui assécha la mer.

Comment ? Par le froid. **Le vent d'est**, glacial, soufflant toute la nuit dans un désert où les températures chutent déjà fortement, a tout simplement gelé la mer. Résultat : une banquise. Mais une banquise irrégulière, formée par des vagues figées en colonnes de glace, exactement comme le texte le décrit :

" וַתֵּצְמַח הַיָּם חֲזָקָה מִיְמֵינָם וּמִיְשָׁמָאֵלָם — les eaux formèrent des murailles à leur droite et à leur gauche.

Et pour les sceptiques, on récite tous les matins dans la *Shira* :

"קָפְאוּ תְהִלָּת בְּלִבָּיִם" — "les abysses gelèrent au cœur de la mer". Le mot קפאו vient d'ailleurs du mot moderne מקפיא : congélateur.

Voilà pourquoi, selon le *Ramban*, Pharaon n'a pas hésité à entrer : il ne voyait rien de surnaturel. Le *Rashbam* (Shemot 14:21) précise d'ailleurs : "בְּדֶרֶךְ אֶרֶץ עֵשָׂה" — Dieu a agi selon les lois naturelles.

Le peuple d'Israël a donc traversé sur la glace. Mais au lever du soleil, les eaux ont commencé à dégeler. Israël, déjà passé, a fait demi-tour. Les Égyptiens, eux, au cœur de la mer, se sont retrouvés piégés. La banquise s'est effondrée sous le poids de leurs chars et de leurs armures, les entraînant dans les profondeurs.

Il reste une ultime énigme à résoudre : pourquoi Israël a-t-il fui Pharaon au lieu de le combattre, alors qu'il aurait pu le vaincre ? Pourquoi, ici, Dieu interdit la guerre ?

Pour le comprendre, il faut relire toute l'histoire avec un regard neuf, sans Midrash ni commentaire, mais avec cette lecture symbolique profonde, chère à Rav Tsvi Yehouda Kook : « La prochaine génération aura la référence. »

L'Exode devient alors une métaphore puissante : celle d'un amour adultère. Pharaon, homme brillant, tombe éperdument amoureux d'Israël — une femme déjà mariée à Dieu. Leur relation est fusionnelle, presque mystique. Ils partagent les mêmes rêves de grandeur, la même ambition de devenir *Élokim*.

Mais Moshé, le guide spirituel, avertit Pharaon : cette union ne tiendra pas. « Si tu l'aimes, rends-la à son mari. » Mais וַיִּחַזַק לִבּוֹ — son cœur s'attache, dépendant.

Alors Dieu laisse faire. La seule solution : les laisser vivre ensemble jusqu'à l'usure. Et c'est là que commencent les plaies — non comme des châtiments, mais comme une lente et douloureuse démythification amoureuse :

- **Le sang** (דָּם) : C'est le début de la fin — la phase de *nidda*. La femme autrefois séduisante n'apparaît plus sous son meilleur jour. La magie commence à s'effacer.
- **Les grenouilles** (צַפְרָדַע) : Le quotidien casse le charme. Pharaon découvre au réveil une femme sans maquillage, mal coiffée, parfois négligée. La beauté lisse de la "secrétaire du bureau" disparaît. Il a la désagréable impression de vivre avec un crapaud.
- **Les poux** (כְּנִיָּם) : Il découvre une autre facette d'elle : la mère. Les enfants, les poux, le manque d'hygiène, les responsabilités familiales envahissent son espace. La réalité prend le pas sur le fantasme.
- **Les bêtes sauvages** (עֲרֹב) : Elle crie, s'énerve, explose. En public comme en privé, elle agit parfois avec violence. L'image raffinée s'effondre.
- **La peste du bétail** (דָּבָר) : Le premier choc économique. Pharaon perd ses repères, ses biens, son "travail" — son monde vacille.
- **Les ulcères** (שַׁחֲוִין) : Le stress le ronge de l'intérieur. Sa santé décline, et avec elle, toute capacité à rebondir. Il perd pied.
- **La grêle** (בָּרָד) : La vie devient chaotique. La pluie de problèmes s'abat : conflits juridiques, avocats, menaces. Tout s'effondre autour d'eux.
- **Les sauterelles** (אַרְבֵּה) : Les huissiers vident leur maison. Le compte bancaire est saisi. Il n'y a plus rien à sauver.

- **L'obscurité** (חושך) : C'est le noir absolu. L'isolement. Famille, amis, tous s'éloignent. Les créanciers deviennent menaçants. L'atmosphère est lourde, étouffante.
- **La mort des premiers-nés** (מכת בכורות) : Le point de rupture. Tout ce qui donnait du sens s'écroule. Le rêve devient cauchemar. Pharaon, brisé, renvoie Israël.

Israël, humiliée, se retrouve seule. Moshé l'accueille, lui propose un *tikoun* : un retour vers soi, vers Dieu. Une traversée du désert. Matsa, jeûne, silence. Elle doit se purifier, passer par le mikvé — la mer Rouge.

Mais Pharaon ne l'a pas oubliée. Il la cherche, la retrouve... devant l'entrée du mikvé. Elle le reconnaît et prend peur : un regard, et tout pourrait recommencer. Elle court vers l'eau. Lui la suit, mais ne peut entrer.

Un brouillard l'arrête — comme une barrière divine. Le rav l'accueille : « C'est ton tour. Va au mikvé des hommes. » Pharaon comprend. Il n'est pas son zivoug. Israël plonge dans l'eau, et proclame :

"מִי־כְמֹכָהּ בְּאֵלֶם יְהוָה"

: Et Pharaon, le cœur brisé, répond

"מִי כְמֹכָהּ נֶאֱדָר בְּקִדְשׁ"